

Chronique littéraire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **119 (2016)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

Créer : pour qui, pourquoi, comment ?



Telle est la question à laquelle vingt-deux membres de l'Institut ont tenté de répondre, chacun selon sa propre expérience. Il faut tout d'abord souligner une chose : la notion de création ne s'applique pas seulement aux domaines des œuvres littéraires et artistiques, preuve en est que nombreux sont les scientifiques participants à cette réflexion. Dans ce dernier domaine, il faut distinguer la présentation des connaissances déjà acquises — ne relevant donc pas de la création — des innovations, des avancées, qui font appel, elles, à des qualités appartenant à cette dernière. Dans son allocution de réception du prix Nobel de littérature le 10 décembre 1960, Saint-John Perse cite Einstein qui déclare que « l'imagination est le vrai terrain de germination scientifique », allant même jusqu'à réclamer pour le savant le bénéfice d'une véritable « vision artistique ». Le poète et le chercheur sont donc bien sûr pied d'égalité.

La découverte peut être le résultat d'un travail systématique de recherche. Elle peut être aussi le fruit du hasard : tout à coup, une idée, une inspiration et c'est tout un processus qui se met en marche. On dira cependant, pour nuancer cette affirmation, que l'intuition se manifeste d'autant mieux que celui qui en bénéficie est mieux préparé à l'accueillir.

La création peut être source d'angoisse, de souffrance. S'engager dans une direction, éprouver parfois le sentiment d'avoir atteint son but, et constater ensuite que c'est un échec et que tout doit être recommencé, pour certains, c'est une expérience insoutenable, une inquiétude perpétuelle. Le métier peut s'améliorer certes, mais le risque existe alors de se répéter et rien n'est plus opposé à l'idée de création que celle de répétition.

Pour un écrivain, la création consiste à réduire l'écart entre ce qu'il ressent et ce qu'il écrit, entre l'idéal rêvé et la réalité imparfaite. Rechercher sans cesse le mot juste, la formule adéquate, tel est le sens de l'acte créateur. C'est une lutte incessante, une ambition jamais assouvie. La création est donc le résultat subtil d'un mélange d'intuition et de labeur. En d'autres termes, l'expression parfaite, celle qui est donnée par les dieux, selon la formule consacrée, résulte souvent d'une longue patience, même si l'on ne peut pas exclure la réussite spontanée.

La création, il ne s'agit pas seulement de savoir ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est pas. Encore faut-il s'intéresser à sa fonction. À quoi sert-elle ? La réponse diffère selon les personnes. Pour celui-ci, il s'agit de faire avancer la connaissance, de mieux connaître les lois qui gouvernent le monde, d'améliorer peut-être aussi l'état de ce dernier. Pour un autre, il faut mettre des mots sur l'ordre de la société, donner un sens aux choses et aux événements. Un troisième exprime, par la création, son besoin de partage.

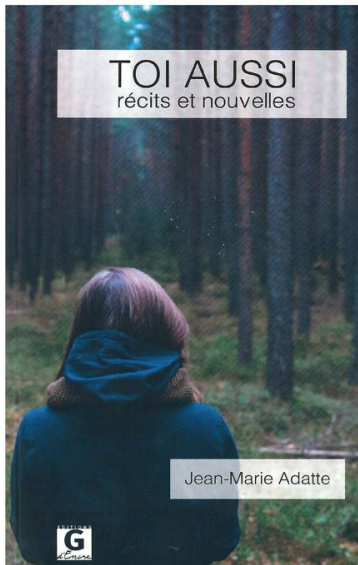
Comment créer ? Là aussi, les réponses sont multiples. On ne procède en effet pas de la même manière selon que l'on s'adonne à la poésie ou que l'on réunit les éléments devant permettre l'écriture d'un récit, ou encore la préparation d'un concert. On travaille plutôt le jour ou la nuit, on a besoin de calme ou de l'accompagnement de musique, toutes choses en apparence banales qui ont leur importance.

En conclusion, un exercice intéressant, riche en réflexions, illustré en outre d'œuvres de Michel Huelin. (Philippe Wicht.)

Distribution: Bibliothèque cantonale jurassienne, 2900 Porrentruy (132 pages).

Toi aussi

JEAN-MARIE ADATTE



« Mon cher idiot, gronde-t-elle tendrement, est-ce qu'on a le droit de refuser l'amour quand il se présente, est-ce qu'il ne vaut pas n'importe quel prix à payer ? »

« Toi aussi », dernière nouvelle du recueil de Jean-Marie Adatte (auquel elle donne son titre), en résume bien la tonalité : grave, mais toujours habitée par l'espérance. Le réalisme des récits — parcours de vie authentiques confiés à l'auteur — et l'imaginaire des nouvelles composent un tableau assez sombre mais lucide de la condition humaine, à travers des êtres de chair ou de papier souvent torturés et solitaires. L'ironie qui empreint les

textes, tour à tour tendre ou féroce, désamorce l'angoisse diffuse qu'ils laissent parfois à l'âme.

En sept histoires fortes et denses, Jean-Marie Adatte nous plonge dans les éclats et les fracas de l'existence, dans ses chaos et dans ses routines : la maladie physique ou psychique, les deuils divers, l'inceste, le poids du péché et de la religion ; les trahisons, les mensonges et l'usure du quotidien. Qu'y a-t-il au bout du cheminement des personnages tourmentés de *Toi aussi*, auxquels Jean-Marie Adatte donne vie — et prête peut-être aussi ses traits, à l'occasion ? Résilience, révolte, acceptation sereine, résignation, abandon ?

« Printemps tardif » retrace avec empathie le chemin de croix de Yole, atteinte de troubles bipolaires. Jean-Marie Adatte décrit les crises de façon saisissante : « [...] sa nuit accouche de cancrelats, des stridences lui cravachent le cerveau, son front meurtri n'est qu'une souffrance de trop. [...] La poigne brutale la jette à terre, elle se débat pour atteindre quelque chose, et le quelque chose arrive, c'est un éclair nocturne où elle se voit un instant comme une ombre démesurée sur une route éclairée par la lune tandis que déguerpissent les loups. Elle se redresse avec l'éclair dans les yeux. Il commande, elle obéit. » L'auteur égrène le triste bal des séjours en clinique, lorsque, visitée par l'« éclair », Yole cogne et commet

des délits ; il évoque aussi ce métier d'infirmière qu'elle adore — ses qualités d'écoute et d'empathie font merveille auprès des cabossés de la vie — malades psychiques, résidents d'É.M.S., drogués. Elle l'exerce même dans un asile psychiatrique, changeant — humour noir — de statut en période de crise ! Lorsque, reproduisant le schéma maternel, Yole accouche d'un fils de père inconnu, il lui est enlevé. Quelles lueurs espérer au bout de ce labyrinthe de souffrance ? Celles de l'amour, enfin, peut-être...

« Feux croisés » est une nouvelle à plusieurs voix, qui dresse un constat édifiant des crimes ordinaires perpétrés par des prêtres à la foi morbides et ultra-rigoristes, plus enclins à broser des tableaux dantesques de l'enfer qu'à répandre amour et charité autour d'eux. Leurs victimes ? D'abord Jean-Pierre Destouches, brillant élève, autodidacte nourri de Céline, de Claude Simon et de Blaise Pascal, que consume un mal secret. « Le monde me fait souffrir et je saigne de partout », déclare-t-il. Sa grande sœur Lise est sa seule source de tendresse dans un milieu familial froid, imprégné de catholicisme borné et bien-pensant. Affection partagée qui bascule dans l'irréparable...

En écho à cette nouvelle, « Envoûtement » met en scène Jean-Loup, un « très grand Meaulnes », force de la nature, vive intelligence et charisme irrésistible. Lucien, le narrateur, le rencontre à 17 ans dans une « boîte ensoutanée », comprenez un lycée catholique. C'est le début d'une relation d'amour-rejet, de fascination, ainsi que d'une incroyable dépendance. Débattre avec Jean-Loup est une « fête de l'esprit », devenir son ami intime, une bénédiction ; Lucien trouve aussi en lui un directeur de conscience sévère et intransigeant. Va-t-il suivre Jean-Loup sur les chemins âpres et terribles de l'intégrisme ? Lucien éclaire ainsi la drastique règle de vie de son mentor : « Il suivait sans la connaître — c'est du moins mon espoir — une loi qui le forçait à mettre en question toute stabilité lénifiante. Il fallait crucifier le bonheur pour répondre à l'appel de l'absolu. Monter plus haut, toujours plus haut, quel qu'en soit le prix, et qui que ce soit qui dût le payer. »

Autre ascèse (autre intégrisme peut-être ?) : l'écriture. Jean-Marie Adatte brosse avec une affection et une admiration authentiques le portrait de l'écrivain François Beuchat : « moine tibétain » qui « jurerait comme un charretier », personnage au « caractère difficile » et à « l'amitié granitique ». Un être voué à l'apostolat de l'écriture, sans concession aucune : « La vie n'est rien, mais l'art est tout, ou la vie transformée en art, la vie prise en charge par l'art. Ce qui fait, d'une certaine façon, que je suis presque déjà comme absent de ma propre vie »¹. Publier est donc

accessoire; François Beuchat n'y souscrit que par «devoir». Sa biographie? Études universitaires inachevées à Genève, une période dandy dans les bistrotts de la ville; puis l'amour fou pour une beauté berlinoise, hélas plus attirée par les amours saphiques. L'essentiel est ailleurs, dans une très personnelle recherche du temps perdu: «Le ballet des contorsions humaines, y compris les tiennes, n'est pas le premier sujet qui t'inspire. Surtout pas de psychologie! Ton temps retrouvé ressuscite plus volontiers une fourmilière d'émotions prodiguées par les arbres, les champs, les bêtes, les objets qui t'ont enchanté et marqué pour toujours dans ce village où tu passais tes vacances avec ta cousine chez ton grand-père maréchal-ferrant. [...] C'est dans ce cadre que tu t'es pris d'un amour particulier pour les mots, recopiant celui-ci ou celui-là dans un cahier sans savoir qu'un jour ils seraient ta raison de vivre» note Jean-Marie Adatte. Qui décrit avec un clin d'œil complice la manière de son ami: «Tu compares volontiers l'inspiration à un fleuve, tranquille ou agité, qui charrie apparemment d'innombrables épaves, que bien sûr tu es seul à voir et à fixer dans l'écriture.» Ces «épaves du fleuve», «transformées par [l']alchimie nocturne» de François Beuchat, Jean-Marie Adatte nous donne très envie de les explorer...

Dans un registre plus léger et parfois assez cru, Jean-Marie Adatte évoque la vie sentimentale et sexuelle de personnages à l'automne de leur vie, mais toujours plein d'envies et de fantasmes. «Triangle d'or» (titre ô combien suggestif) se perd complaisamment dans l'exploration de désirs à la limite du pervers: mais qui donc jette son dévolu sur les slips de Mado? Dans «L'autre», l'imaginaire s'incarne dans la plantureuse Béryl, vers laquelle Raoul se sent mystérieusement attiré (attirance des opposés?) Homme au physique sportif assez passe-partout, installé dans une vie professionnelle vouée à l'import-export, le voici qui poursuit le fantôme d'une femme qui éveille en lui de troubles sensations. Jusqu'à désirer devenir elle... Une réflexion étonnante sur l'identité sexuelle, avec le *Banquet de Platon* en toile de fond.

Pour clore le recueil, il y a «Toi aussi», émouvante exploration de la vie à deux dans le ressac des jours. Approchant de ses 80 ans, Michel Morane est terrassé par la révélation de sa finitude lors d'une promenade au jardin du Luxembourg, dans «les ors et les fauves» de l'automne (expérience non sans antécédents littéraires, on pense à Sartre particulièrement): «Malgré la main secourable d'une Sylvie trop carrée pour succomber à la mélancolie des feuilles tourbillonnantes, Michel Morane est frappé de plein fouet par la proximité fatale de l'être et du néant — l'expression ici s'impose — qui dans sa tête ont conclu un mariage indis-

soluble. L'anniversaire aidant, si l'on peut dire, il va devoir payer le prix de cette double allégeance. Être *ou* ne pas être, beau défi pour les jeunes guerriers. Être *et* ne pas être, quotidien boiteux des vieux grognards.» Dès lors, il s'économise, vit chichement, froid et inerte avant l'heure: « Il joue les funambules, oscille sur le fil entre deux abîmes, évite la chute grâce à une mouvance infinitésimale en avant.» Sylvie le quitte: elle choisit la vie, résolument, face aux arguties de son mari, «intello de m...» Michel devra dès lors apprivoiser la rupture, la solitude, le ressentiment; vivre de près la maladie d'un être cher; peser le « pourquoi pas » d'une nouvelle relation sentimentale — *toi aussi* l'avait encouragé Sylvie...

Les nouvelles et récits de Jean-Marie Adatte, de par leurs personnages tout en clairs-obscur, font penser à ce joli trait d'esprit de Michel Audiard, célèbre dialoguiste de cinéma: « Heureux les fêlés, car ils laissent passer la lumière »... (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions G d'Encre, 2015 (136 pages).

Né à Porrentruy en 1931, Jean-Marie Adatte obtient une licence en lettres à la Sorbonne puis enseigne dans le secondaire à Neuchâtel et à l'école normale de Bienne. Il réside aujourd'hui à Marin-Epagnier (NE), et se consacre essentiellement à l'écriture. Sa prose aborde des sujets graves, dans un style qui allie élégance, précision et une certaine verdeur; sa grande culture et son ironie lucide tempèrent une vision du monde assez pessimiste, mais pas défaitiste. La nouvelle (ou récit) est un genre qui lui sied à merveille. Mentionnons Dérapages, d'Autre part, 2007, et Nos crépuscules, Éditions l'Âge d'Homme, 2009. Jean-Marie Adatte a aussi écrit un roman intitulé Orages sur Venise, Éditions de l'Aire, 2003.

NOTES

¹ François Beuchat, *le Moineau dans un bocal*, éditions d'Autre part, 2010.

Les Heures bleues

FRANÇOIS BEUCHAT



Avec *les Heures bleues*, François Beuchat publie le troisième volume de la série des *Fragments du roman d'une vie*, après *l'Inadapté* et *le Moineau dans un bocal*. On retrouve dans ce livre le style épuré et classique de l'auteur. Dans des textes brefs, il traite les thèmes de la tristesse, de la mélancolie, de la recherche du temps perdu. Cela est fait sur un ton discret, sans emphase, dans une prose musicale qui enchante le lecteur. Une idée fugitive, une image, un souvenir, et c'est un monde, une atmosphère qui sont

ainsi restitués. Plus la vision est brève, nous semble-t-il, et plus ample est le tableau qu'elle suggère. Un récit, dont le titre est « La dame et sa Borgward Isabella » exprime très bien cette idée. Il met en scène, devant un hôtel des Grisons, le jeune François Beuchat et son père, ainsi qu'une dame, propriétaire d'un coupé Borgward Isabella. La dame est belle, fait apparemment grande impression sur le jeune homme qui la voit ainsi : « La dame jouait de son image, elle se regardait vivre, mais le faisait avec tant de grâce et de naturel que le spectacle en devenait beau. » On lit encore : « Robe bleue et chapeau blanc, ses chevilles aussi étaient d'une exquise finesse, ses pieds semblaient ne pas toucher terre ! » Tout est évoqué ici avec délicatesse. L'auteur conclut : « Nous pensâmes aussi que les êtres *de fuite*, c'est-à-dire ceux qui passaient seulement quelques secondes dans les décors de nos vies, avaient parfois un impact foudroyant. »

Des impressions comparables se dégagent de « Madame Prune et sa Simca grise ». Le même émerveillement, exprimé avec des notes légères : « Oh ! Madame Prune, comme vous êtes bien habillée aujourd'hui, ce petit pantalon rose et ces souliers blancs, et ce chemisier rouge à pois ! Comme vous êtes bien habillée, vous avez l'air d'un petit pois qui veut vivre, avec tout le rouge qui l'entoure, un petit pois tenace, joli, rond comme le meilleur de nos jours ! Mais où allez-vous donc, si fraîche, si pimpante, avec votre Simca grise et sobre ? » La fantaisie la plus farfelue

n'est pas absente. En effet: «Madame Prune, si nous allions manger ensemble, ce soir, une fondue au fromage?» Il ajoute: «Et boire un vin blanc qui ferait pétiller vos yeux? Dites oui, Madame Prune, nous allons commencer un rêve, un rêve qui durera bien longtemps, plus longtemps que votre pantalon rose et que votre Simca grise.» Comment résister au charme de la dernière phrase? Le texte se termine ainsi: «M^{me} Prune sourit, sortit de sa Simca et accepta. Que la ville semblait jolie, que les gens semblaient bons tout à coup!» À noter que François Beuchat précise toujours la marque des voitures et celle des cigarettes. C'est curieux et assurément pas dans une intention publicitaire.

La création artistique, littéraire, plonge ses racines dans l'inconscient. Elle résulte d'une lente maturation. Le temps, en apparence perdu, y joue un rôle décisif. Le poète l'exprime dans les termes que voici: «J'ai perdu beaucoup de temps dans ma vie, enfin perdu, pas tout à fait perdu, car il faut bien se laisser vivre, pour voir, observer, engranger, pour ce qui sera la littérature qu'on fera.» Il ajoute: «Ce temps perdu, c'est finalement de l'or en barre, oui! Toute la matière de ce qui sera, toute la matière à analyser et à transformer.» Vient ensuite le travail, il consiste à débusquer l'image, le mot, qui seuls donnent chair à la vision. Dans le même texte, dont le titre est «Le son d'une cloche qu'on faisait sonner lentement», voici qu'apparaît soudain la mort. L'auteur, après avoir constaté qu'il avait accompli son destin, et que tout était bien ainsi, écrit: «Je mourrai à la fois tranquille et désespéré». Il peut assurément donc partir «tranquille». Pourquoi alors «désespéré»? Parce que pour lui, peut-être, la mort est-elle la fin de tout et que rien ne vaut la vie d'ici-bas. Les lignes qu'il consacre aux cloches de l'agonie sont très belles et émouvantes: «... j'entendis le son d'une cloche qu'on faisait sonner lentement pour annoncer la mort ou l'agonie de quelqu'un. Qui était-ce? Un homme, une femme? Quelqu'un que je ne connaissais pas était en train de quitter la ville, on lui fermerait les yeux et on le mettrait doucement dans la terre, où il faisait chaud, où il faisait froid, et cette cloche magnifique avait toute sa raison d'être, car on ne naît qu'une fois, car on ne meurt qu'une fois.» Ces lignes ont une solennité et une gravité faites de calme et de sérénité.

À propos de la création littéraire, dans «Ils doivent surgir et me surprendre», on peut lire ceci: «Je ne pense pas à mes textes avant de les faire, ils doivent surgir et me surprendre, lorsque je les relis. Ils ont leur douceur, leur néant, ils sont ce que je vois des choses, mes chose vues, après Hugo; il n'est pas moi et je ne suis pas lui.» L'inspiration ne se commande donc pas. Elle arrive (ou n'arrive pas) par surprise. Le phénomène

est même si mystérieux que la surprise continue à opérer une fois l'œuvre terminée.

Dans « Et l'étrange poupée maléfique », on découvre la musique que voici : « Il y a les arbres, et les ombres que les arbres font sous le soleil, chaque arbre fait son ombre spéciale, de même que chaque personne a son langage et une diction qui lui appartient. » On note ici que l'écart est grand entre l'ombre que font les arbres et le langage de chaque personne. Pourtant, cette association s'impose, elle a la force de l'évidence.

Dans « Le rouge est mis », un petit garçon décrit le va-et-vient de beaux messieurs qui rendent visite à une dame qui vend ses charmes. Cette dernière est vue ainsi : « Le rouge est mis pour monter l'escalier, elle en montait, des escaliers, des marches, en une seule journée ! Elle était jolie et coquette, dansait sur ses petits pieds, elle dansait en montant l'escalier. » On ne peut imaginer vision plus charmante. L'histoire se termine par cette invitation de la dame : « ... Tu viendras quand tu seras plus grand ! » Tout est ainsi dit, avec une économie de moyens que l'on se plaît à saluer, et le mystère demeure entier de ce qui ne se comprend pas encore par le jeune garçon.

Dans « Entre 1971 et 2014, que de choses se sont passées », l'auteur raconte une expérience que chacun peut faire un jour ou l'autre. S'il vous vient une idée, une association, une image, alors que vous êtes dans un demi-sommeil, ou simplement en train de chercher le sommeil, il faut la noter immédiatement, car il serait vain d'espérer qu'elle vous revienne à l'esprit le lendemain matin. Sitôt cette constatation faite, François Beuchat passe — selon un procédé qui lui est familier — sans transition, à l'évocation d'un ami très cher, un philosophe, mort depuis très longtemps, au seuil d'une vie qui s'annonçait pourtant pleine de promesses. En quelques touches, en apparence banales, il a l'art de susciter l'émotion.

Le dernier texte du livre évoque, sur un ton léger (il n'est pas question de se prendre au sérieux), le grand départ : « Coucou ! je plie bagage, suis léger tout soudain, j'abandonne le poids et le bruit des années. Coucou ! il ne me reste plus que deux ailes de fumée, peut-être une lame d'acier, une pensée renouvelée. Il ne me reste plus qu'à rendre mon tablier, coucou ! j'entre par la porte et sors par la fenêtre. »

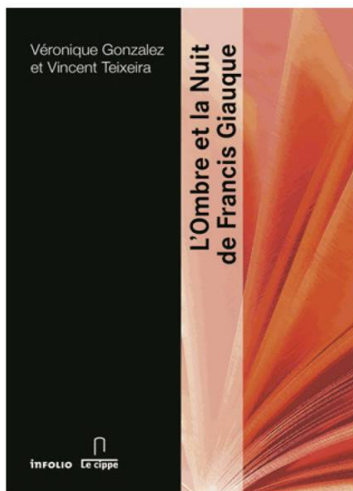
François Beuchat a l'élégance toujours d'exprimer avec discrétion une sensibilité à fleur de peau. (Philippe Wicht.)

Éditions d'Autre part, 2015 (141 pages).

François Beuchat est né en 1945 à Bienne, où il vit. Il a publié Ballade en rose et noir, l'Inadapté et le Moineau dans un bocal. Ces trois ouvrages, ainsi que les Heures bleues, ne sont qu'une partie des 19 000 pages écrites par l'auteur.

L'Ombre et la Nuit de Francis Giauque

VÉRONIQUE GONZALEZ | VINCENT TEIXEIRA



« Que faire du cri expulsé au crépuscule délirant, de l'invective que Giauque n'a cessé d'adresser à tous, au monde, à Dieu abasourdi ? Que faire de ces poèmes incandescents, si ce n'est tendre une présence à cet appel franc et fraternel qui, du vivant du poète, n'a pas trouvé écho suffisamment large pour l'y abriter... »

Véronique Gonzalez et Vincent Teixeira, plus de 50 ans après le suicide de Francis Giauque, et une décennie après la parution en un volume de ses *Œuvres*¹, rendent hommage

à une œuvre littéraire très sombre, marquée au fer rouge de la révolte et du désespoir. Leur essai à deux voix parfaitement accordées retrace, avec passion et empathie, le destin inéluctable d'un poète maudit, crucifié, sublime et déchirant. Il s'agit du 21^e opus de la collection « Le Cippe » — dirigée par Patrick Amstutz — et intitulé *l'Ombre et la Nuit*, d'après le titre si explicite du second recueil de Giauque.

Pourtant, aux origines de cette « œuvre au noir », pas de fées maléfiques penchées sur le berceau de Francis Giauque : celui-ci naît à Prêles le 31 mars 1934, dans une famille paisible sur laquelle glissent les joies simples et douces de la vie. Un père buraliste postal, une mère et une grande sœur aimantes et tendrement aimées — soutiens inconditionnels de toute une courte vie. On le retrouve plus tard dans la pose d'un « adolescent magnifique », ayant de « l'allure » et de « l'aplomb », d'après les souvenirs d'Hugues Richard, le fidèle ami d'enfance. Le jeune Giauque se révèle « élève brillant mais paresseux, frondeur, récalcitrant, craint pour ses reparties vitriolées de malice et d'irrespect² ». Rebelle, il refuse de passer son baccalauréat, qu'il aurait décroché sans peine. « C'est que, bousculé par ceux qu'il ingurgite — le roi Artaud bien sûr, mais aussi Céline, Queneau ou Beckett — son esprit bouillonnant commence à s'agiter et à cogner dans les angles » notent Véronique Gonzalez et

Vincent Teixeira. Il écrit, déjà. Mais rien ne subsiste des premiers manuscrits. Giauque en a « fait un feu de joie déçue » expliquent les coauteurs du Cippe.

Le voilà face à l'atroce nécessité d'assumer le quotidien... À 22 ans, il s'installe à Lausanne, rue du... Calvaire! S'essaie au simulacre de la normalité, « singe les vivants ». Accumule les emplois précaires: librairies, imprimeries, maisons d'édition, bibliothèques. Il souffre de problèmes de peau, d'estomac. Il perd pied dans une société perçue comme aliénante: « Être salopé toute sa vie, drôle de perspective. Je me sens totalement désarmé devant cette société insensible, devant ces murs d'indifférence. Je me sens rejeté. Je souffre de plus en plus du délire de persécution³. »

Le désespoir fondra-t-il au soleil? En 1958, c'est l'Espagne: Francis Giauque est engagé comme enseignant de français à l'école Berlitz de Valence. Immense espérance; fugace répit. « Terrassé par un sentiment de terreur panique, avec cette sensation de non-appartenance définitive, le voici à nouveau vaincu: k.-o., Francis Giauque. Il croyait s'être dissocié de la souffrance et le voilà à nouveau à devoir faire face au néant, un néant dont il est la source. [...] Une immense vague de tristesse désormais l'accablera sans cesse. [...] Valence est un point de basculement irrémédiable » relèvent Véronique Gonzalez et Vincent Teixeira. Qui renvoient à la terrible phrase d'un Francis Giauque extralucide: « Je crois que cette année 1958 aura marqué pour moi la date de ma mort (pas la vraie, l'autre qui est pire.) / Ci-gît: Giauque — 1934-1958⁴. »

Suit une lente descente aux enfers, sur fond d'alcool, de crises d'angoisse, d'internements en hôpitaux psychiatriques (avec médicaments, thérapies insuliniques, cures de sommeil, électrochocs...) et de tentatives de suicide. La disparition subite de sa mère, le 29 juillet 1964, ouvre la brèche finale. Ce fatidique 12 mai 1965, la voix du poète s'engloutit dans les eaux du lac de Neuchâtel...

Pour cet épris d'absolu, insaisissable aux autres comme à lui-même, l'écriture, « véritable excroissance [de son] désespoir, se présentait [...] comme seule alternative à la normalité » analysent Véronique Gonzalez et Vincent Teixeira. Pourtant, elle ne sera jamais « parole salutaire », jamais « seconde vie » (dans le sens où l'entend Rimbaud), mais bien « ressassement de son mal ». Dire, tout en gueulant l'impossibilité de dire: tout est là. De plus en plus dépouillée, la voix du poète éructe encore quelques mots, en boucle, qui pèsent leur poids de malheur et de douleur. Jusqu'au mutisme total. « L'angoisse en lui flambait et dévastait, souffrance-socle qui petit à petit se confondra avec le poète, deviendra ce

qui empêche le mouvement mais en même temps ce qui le génère, la matière de cette écriture dans laquelle s'échine l'atroce. [...] Par un enchaînement d'éclats (bruts et brutaux) jetés sur le miroir central, l'œuvre se mue en cénotaphe d'une vie toute entière vouée à la disparition.»

Relisons ces vers poignants de Giaque: « recherche acharnée / d'une inaccessible pureté / située au-delà / des pistes humaines / envol éblouissant / dans le sillage / des poètes maudits / puis la chute / le démembrement / l'âme convulsée / qui ne se reconnaît plus / le vitriol de l'angoisse / qui étend ses ramifications / jusqu'aux racines du cœur / qu'il est court le chemin / qui mène de la plus haute étoile / aux cellules verrouillées / des cliniques psychiatriques⁵.»

Les coauteurs du Cippe évoquent l'allégeance de Francis Giaque à la terrible fraternité des poètes maudits: Artaud, le maître de toujours, mais aussi Rimbaud, Nerval, Lautréamont, Hölderlin, Pavese... Tous les frères de douleur auxquels, écrit-il en 1961 à un autre ami fidèle, Georges Haldas, il a fini par ressembler à force de les fréquenter... Véronique Gonzalez et Vincent Teixeira replacent aussi le poète de Prêles dans le sillage de ses aînés vaudois, Edmond-Henri Crisinel (1897-1948) et Jean-Pierre Schlunegger (1925-1964), qui ont également mis fin à leurs jours, laissant des œuvres tourmentées, traversées pourtant par une fragile promesse de transcendance. Giaque, avancent-ils, est un « esprit plus rebelle, dont le cri nu ne laisse percer aucun espoir, se heurte à une absence d'horizon, ressassée et énoncée dans une économie verbale et une syntaxe de plus en plus heurtée et déchirée ».

Si Giaque se montre d'une infinie compassion envers ses frères humains qui macèrent dans le pus de la souffrance, tous les réprouvés à travers les siècles, tous les sacrifiés de l'Histoire (Auschwitz, Hiroshima...), il crie sa rage face à un monde déshumanisé et abominable, et à un Dieu cruel et haïssable, qu'il invective violemment: « Seigneur je ne demandais que le repos / et le pouvoir d'aimer en liberté / mais tu m'as garrotté / sur un lit de ferraille / avant que j'aie eu le temps de pousser un cri (...) / aujourd'hui j'espère féroce que tu existes / afin qu'un jour je puisse te cracher à la gueule / librement⁶. »

Véronique Gonzalez et Vincent Teixeira tisonnent la nuit abyssale de l'œuvre et en font jaillir des étincelles qui volent sur nous, brûlantes de questions éternelles, tout en éclairant le visage singulier d'un authentique poète, si poignant et si attachant. Avant qu'il ne retourne à l'ombre et au mystère...

On ne peut que recommander la lecture de ce « Cippe » fervent et inspiré pour entrer dans l'univers du Soleil noir de la littérature jurassienne... (Christiane Lièvre Schmid.)

Infolio – Le Cippe (112 pages).

Véronique Gonzalez, archéologue et muséologue de formation, est titulaire d'une maîtrise de Lettres de l'université de Genève et fondatrice de plates-formes culturelles. Passionnée par l'œuvre de Francis Giauque, elle écrit un documentaire filmé sur l'écrivain de Prêles.

Vincent Teixeira est essayiste et professeur de langue et de littérature françaises à l'université de Fukuoka (Japon). Ses nombreuses publications vont de Georges Bataille, la part de l'art. La peinture du non-savoir (L'Harmattan, 1997) à Shakespeare et les boys band. Culture jetable et marchandisation hédoniste (Kimé, 2014).

NOTES

¹ *Œuvres*, L'Aire, coll. « L'Aire bleue », 2005.

² *C'est devenu ça ma vie*, Les Ponts-de-Martel, Éditions Hugues Richard, coll. « Le crève-cœur », n°1, 1987 [Lettres adressées à Hugues Richard et datées du 16 janvier 1957 au 19 décembre 1963], p. 87-88.

³ Id., p. 32.

⁴ Id., p. 69-70.

⁵ Id., p. 61.

⁶ *Œuvres*, L'Aire, coll. « L'Aire bleue », 2005, p. 118.

Coup de sac

MARIE HOURIET



«Une expression des joueurs de loto. Lorsqu'on n'est pas content de son sort parce que les bons chiffres ne sortent pas, on crie "coup de sac"! L'animateur doit agiter la bourse qui contient les jetons à numéro, histoire d'infléchir le cours des choses. J'aime bien cette injonction, avec son côté "secouons-nous les puces". Je ne sais rien de votre vie, madame Chaplin, mais il est temps de donner un bon coup de pied dedans.»

C'est sur ce conseil de la part de Manuel Cortassa Pavon que Violaine se remet en cause et quitte son travail. Peu de temps après, elle apprend la disparition de ce psychiatre qu'elle avait consulté dans le cadre « d'un service de suivi obstétrique ». Elle décide alors de partir à sa recherche. C'est une longue quête qui la mènera en partant de Genève « sur le plateau de Gizeh, dans l'intimité de Khéops, puis dans le sillage de la guerre civile espagnole, au cœur de l'éducation franquiste et de ses internats religieux ». Un voyage qui lui permettra non seulement de comprendre pourquoi et comment Manuel a disparu, mais aussi de trouver des explications sur elle-même.

Coup de sac est un roman bien mené, qui se lit avec plaisir, d'une écriture limpide. Marie Houriet sait comment entraîner le lecteur à la suite de Violaine à la suite de Manuel. Et l'on découvre des histoires imbriquées les unes dans les autres, des rebondissements, des personnages toujours décrits avec justesse, des lieux rendus étonnamment présents, par exemple la ville du Caire ou les quais de Genève.

En filigrane se profile un thème de réflexion, celui de la nature du lien maternel. Violaine a une quarantaine d'années, un mariage dissout après plusieurs tentatives ratées pour être enceinte, une impression de vide et un fond de tristesse latente. Elle a mal vécu la disparition inexplicable de sa nurse lorsqu'elle était toute petite. Ses parents étaient trop souvent absents ou occupés ailleurs. Elle cherche avant tout à combler sa solitude. Elle sera même tentée par une aventure érotique, mais reculera au

dernier moment, consciente que ce serait une impasse. Plus tard, elle commencera à regarder ses parents avec indulgence. Finalement, elle prendra conscience qu'elle peut faire le deuil de ces enfants absents.

La mère de Manuel a aussi vécu une longue attente sans grossesse, autrefois, en Espagne, avec toute la pression sociale que cela comportait à l'époque. Elle avait fini par se résoudre à adopter illégalement un enfant volé dans des circonstances tragiques, puis élevé avec amour. Par contre, le frère de Violaine, travailleur social, est amené à s'occuper d'une enfant mise en danger par sa mère qui la rejette inexplicablement. Et se pose la question de savoir s'il vaut mieux briser le lien maternel en plaçant l'enfant dans un autre foyer.

Manuel, quant à lui, revenu en Suisse, doit faire face à un double deuil, celui du lien avec sa mère adoptive et celui de sa mère naturelle dont il avait appris l'existence sur le tard. C'était du reste la cause de son départ. Et il lui restera l'envie d'un bon « coup de sac » pour retourner auprès des pyramides.

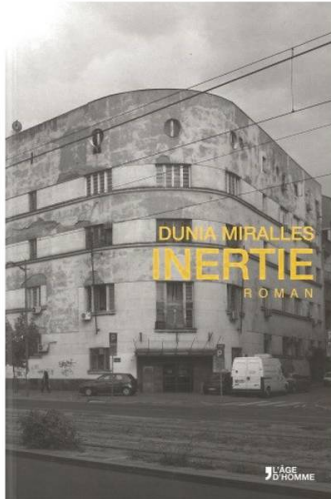
Malgré la gravité du sujet, ce livre n'est pas nostalgique. Il parle de choses tristes, mais aussi d'espoir et de la faculté de savoir rebondir. Il parle de la vie en somme, et c'est pour cela qu'il est passionnant. (Dominique Suisse.)

Société jurassienne d'Émulation, 2015 (255 p.)

Née en 1966, Marie Houriet a publié précédemment Viva Movidà aux éditions L'Harmattan. Coup de sac est le premier roman de la nouvelle collection « Æncrages » de la S.J.É.

Inertie

DUNIA MIRALLES



Le roman de Dunia Miralles, *Inertie*, est un étrange voyage au pays de la détresse, raconté à la première personne et orchestré en trois actes avec un prologue : « Dans le massif du Jura un été, au début du XXI^e siècle, une chaleur caniculaire s'abat sur une ville industrielle suisse. »

Béa, jeune adulte sans travail se laisse couler : elle ne fait rien, fume de plus en plus, mange de moins en moins, regarde d'anciennes séries à la télévision, en boucle : « La nuit est tombée. N'ai pas déscotché de l'écran. » Elle fuit les contacts et en particulier sa mère qui l'insupporte. C'est

tout juste si elle fait un effort, une fois par mois, pour se présenter aux services sociaux : « Je hais ce rendez-vous mensuel. » Dans ce quartier de déshérités, il est facile de s'enfoncer dans la « solitude ». L'immeuble est sordide, habité par une faune haute en couleur. Nous apprenons à connaître les voisins de Béa, punks déjantés, concierge hargneuse, familles venant de différents horizons... Il y a en particulier une jeune prostituée et son compagnon, tous deux très drogués. Ils ont une petite fille. « Le couple n'arrête pas de se disputer. De se battre. Je n'entends jamais la petite fille. Sais toujours pas son prénom. »

Un jour, la mère vient frapper chez Béa pour lui demander de garder l'enfant quelques heures. Et Béa découvre alors la vie misérable de la petite Prune. Elle ne parle pas, n'est pas propre. Elle souffre visiblement d'un retard de croissance. Peu à peu, Béa remonte la pente, obligée de s'occuper de Prune que sa mère délaisse de plus en plus et qu'elle finit par abandonner tout le temps chez Béa. Prune va de mieux en mieux. À petits pas, elle progresse, prend confiance, devient une fillette joyeuse et attachante. Fulvio, un voisin que sa femme et sa fille ont quitté, s'intéresse à ces deux rescapées et ils finissent par former une sorte de famille : « Fini de traîner sur mon canapé, de ne pas manger, d'oublier de dormir ou d'arroser mon palmier. Prune compte sur moi. Fulvio aussi. Je deviens une femme. Une adulte. Peut-être même un être humain. À mon âge. »

À la «fin des vacances horlogères», la mère de Prune vient la reprendre. Béa n’y peut rien et doit assister à la rapide régression de la fillette et à sa fin dramatique. Fulvio s’éloigne lui aussi et finit par se réconcilier avec son épouse. Béa tombe dans une déprime plus grave que celle qu’elle a déjà supportée. La démence n’est pas loin. Le roman se termine de façon presque insupportable: «Je baisse totalement le volume de la télé. Je ne laisse que les images de tout ce qui s’écroule. Dans mon linceul en rideaux, je pisse encore une fois. Avant d’avaler son mégot, je fume une cigarette.» C’est effrayant, mais sans complaisance sordide, parce que réaliste.

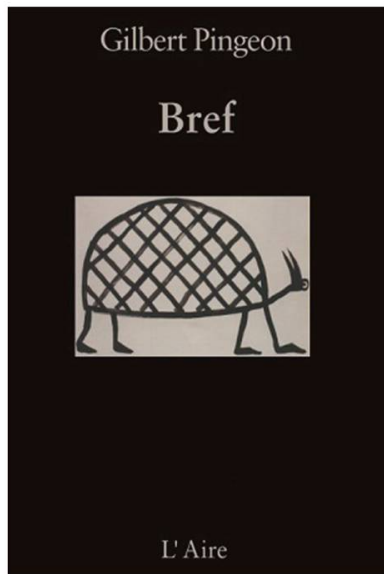
Chacun des actes est construit dans un seul souffle. Béa parle, se remémore et décrit par petites touches ses occupations, ses réflexions et surtout ses obsessions. On assiste d’abord au lent envahissement dans le désespoir, puis à la montée des efforts pour «s’en sortir», enfin à l’abandon au désespoir. Le langage, cru, sonne toujours juste. C’est pourquoi le lecteur referme le livre, après l’avoir lu d’une traite, avec un sentiment d’impuissance. De telles situations existent réellement. (Dominique Suisse.)

L’Âge d’Homme, 2014 (273 p.)

Dunia Miralles vit à La Chaux-de-Fonds. Elle est l’auteur de Swiss Trash (2000) et Fille facile (2012). Inertie a reçu le prix Bibliomedia 2015, a été sélectionné pour les prix littéraires Ève 2015 et le Roman des Romands 2016.

Bref

GILBERT PINGEON



Gilbert Pingeon, nous le savons, est un auteur prolifique. Il s'est attaqué à tous les genres. Son dernier opus, *Bref*, comme son nom l'indique, est composé d'histoires très courtes, ne dépassant en principe pas deux pages. Il est comme une respiration après les efforts intenses consentis dans l'écriture des romans. C'est ce que suggère peut-être la citation empruntée à Henri Michaux, placée en épigraphe du livre: « Les tigres myopes ne font plus que de petits bonds. » L'ouvrage est divisé en sept parties. Bien que traitant de thèmes graves, l'auteur cultive la fantaisie, l'absurde, la désinvolture, la dérision.

Certains de ses écrits ont même un caractère délicieusement surréaliste. C'est là tout l'esprit de Gilbert Pingeon. Pas plus éloigné que lui du politiquement correct.

Dans un texte métaphorique intitulé « Grève générale », il imagine, avec un grand luxe de détails, le refus de tous les organes d'un corps humain de remplir la fonction pour laquelle ils ont été créés: « D'abord les bras: — Nous refusons désormais de porter quoi que ce soit! Puis les jambes (cuisses, genoux, mollets, tibias, pieds, tous visiblement, tous incroyablement unis, unanimes, du jamais vu): — Nous refusons désormais de vous porter où que ce soit! » Le reste est à l'avenant.

Gilbert Pingeon adore jouer avec les mots. Ils se bousculent dans son esprit au point de former un véritable torrent: « C'est pagaille en tête, sueur au creux des mains, fourmis dans les jambes. Vite, noter. Le stylo court, les mots se bousculent, l'esprit s'affole, les doigts peinent à suivre le galop des idées. » Le rythme de la phrase est débridé et traduit bien le déferlement chaotique du propos.

Par l'intermédiaire d'un apprenti philosophe, l'auteur s'interroge sur la valeur de la célèbre affirmation selon laquelle: « Jamais ne repasse deux fois la même eau. » Observant que cette dernière s'évapore, se transforme en nuage et retombe en pluie, il se demande si, au contraire,

ce n'est pas toujours la même eau qu'il a sous les yeux? Il clôt ainsi sa réflexion: « Jamais ne reviendra cette journée d'été fructueuse. »

L'auteur a raison lorsqu'il prétend qu'il faut sans cesse s'alléger, se séparer de tout ce qui est inutile: « Rien ne doit subsister qui paraissait indispensable au départ. » Il y a cependant excès lorsqu'il dit ne rien vouloir conserver: « Tout, tout balancer. Se dépouiller jusqu'à l'os. Jusqu'à n'être plus que cette ombre sur le quai, ce fantôme immobile que personne n'attend. » Excès dans la mesure où « cette ombre sur le quai » suggère le néant. Se dépouiller, oui c'est nécessaire, mais conserver l'essentiel. Gilbert Pingeon cultive aussi la touche brève, l'aphorisme avec un certain bonheur. Les quelques notes que voici en témoignent. Faut-il, par exemple, douter de l'efficacité de l'écriture? À cette question, il répond simplement: « Ne déversez pas dans l'évier du psychiatre tout ce que vous pourriez confier au papier. »

Rien ne se perd, tout peut servir. C'est du moins ainsi que l'on interprète les lignes que voici: « Des jours où il ne se passe rien, apparemment, on peut toujours récolter ce rien, le pressurer jusqu'à la dernière goutte et en tirer le jus d'un récit palpitant. » Il suffit en effet de laisser agir le subconscient. Ensuite, un travail opiniâtre peut conduire au miracle.

Que dire de cette remarque un brin — mais gentiment — misogyne?: « Sophie ment avec une telle virtuosité, un culot si époustouflant, un si profond pouvoir de conviction, que la vérité, une fois rétablie, paraît mensongère. »

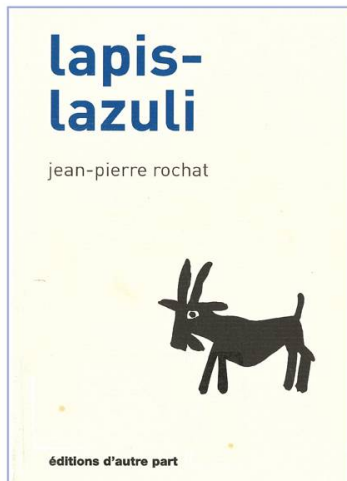
Des images, des comparaisons, des réflexions qui font mouche. C'est en cela que réside la manière de Pingeon. Elle est efficace. (Philippe Wicht.)

Les Éditions de l'Aire, 2015 (186 pages).

Gilbert Pingeon vit, peint et écrit entre Auvernier, Delémont et Saint-Mandrier-sur-Mer. Bref est son vingt-cinquième ouvrage publié.

Lapis-lazuli

JEAN-PIERRE ROCHAT



Le paysan de montagne — le narrateur — veut se rendre en Italie pour y rechercher sa femme qui s'est enfuie avec un jeune amant. Son remplaçant habituel n'étant pas disponible, il engage, pour le travail à la ferme, une assistante agricole que ce dernier lui a recommandée. Il en tombe immédiatement éperdument amoureux au point qu'il renonce à son voyage et qu'il va dès lors vivre une violente aventure charnelle. Ses sentiments sont partagés par la jeune femme. Celle-ci, Léa, a de magnifiques yeux bleus, ce qui explique le titre

du livre. Elle n'a pas moins d'appétit que son patron, ce qui nous vaut des passages gratinés.

Des conceptions différentes de l'activité de paysan s'opposent dans ces deux êtres. Le patron est acquis aux formules modernes, à l'utilisation du matériel le plus performant. Il a un tracteur et ne souhaite pas le retour aux anciennes méthodes plus pénibles et moins productives. Léa, adepte des méthodes douces, partisane des cultures bio, souhaite, elle, revenir au passé, préférant les chevaux aux moyens mécaniques.

Les deux protagonistes appartiennent à des générations différentes. La jeune femme veut croquer allègrement la vie. Son amant, en revanche, est marié depuis de nombreuses années et père de famille; ses enfants ont déjà quitté la maison. Cela n'est pas sans lui poser questions. Son aventure avec Léa peut-elle durer? Et puis, il y a sa femme, avec laquelle une longue histoire le lie. Peut-il sans autre y mettre fin? Plus grave encore, il prend conscience que sa vie est largement entamée et que la vieillesse le guette. Cela l'angoisse.

Le livre vaut par la qualité de l'écriture. Malgré la rugosité du style (voulue), il dégage en effet une indiscutable musique à laquelle le lecteur ne peut être insensible. Ainsi, la beauté de Léa — elle subjugué le narrateur — est décrite dans les termes suivants: «D'abord sa beauté était inquiétante, ce n'était pas une beauté passive qui te charme sans rien demander, non, c'était une beauté agressive, accaparante, elle te disait,

descends de ton cheval, Roméo, ses yeux lançaient des flammes bleues, je fondais comme un vieux bonhomme de neige amoureux retenant sa carotte qui piquait du nez. » On le voit, il n'y a pas de place pour un bonheur calme dans ce personnage et l'on perçoit un déséquilibre dans ce couple. Bien que très éprise, elle aussi, c'est la jeune femme ici qui donne le ton. Plus loin, on lit ces propos qui expriment la folle passion du narrateur : « je ne pouvais me détacher de sa géographie intime, les esprits qui se découvrent au contact des corps, si proches, avec la texture de sa peau ferme, brunie intensément, ou toute blanche sous les poils des parties plus cachées, les parties odorantes, grisantes, elle avait ça aussi de chavirant, elle sentait l'amour, elle m'attirait, c'était une ivresse, on savait pas si c'était une histoire de jours, de mois ou d'années. » L'intensité de la passion — elle englobe à la fois l'esprit et les sens — est restituée avec une force dévorante.

On découvre aussi que l'homme se sent maladroit, peu à l'aise dans les rapports sociaux ; il le ressent comme un handicap : « Mon drame, c'est que je n'ai jamais eu le sens de la répartie et de l'à-propos, ça ne me vient qu'après, les belles phrases, une fois qu'il n'y a plus personne. »

D'autre part, un puissant sentiment de vie l'anime et la perspective de voir ses facultés fléchir, le remplit de terreur. Ainsi, alors qu'il vient de subir un léger malaise qui aurait pu le laisser infirme, sans plus aucun appétit, il a ces mots, lourds de sens : « Le goût, perdre l'envie, devenir zen par décharnement, la sagesse par délabrement, j'en avais peur... » Il suffit en effet de si peu de chose pour que tout soit compromis.

L'auteur exprime sa passion pour la littérature. Il trouve, pour la célébrer, des formules qui frappent le lecteur : « Elle [la littérature] est rangée comme des soldats grands et petits [curieuse image] vêtus de toutes sortes d'uniformes, si t'écoutes l'ensemble, c'est un immense brouhaha, mais si tu te penches, si t'embrasses les mots, ça t'aspire, ça te prend, ça te lie, c'est une nouvelle maîtresse. » Plus loin, il ajoute : « La littérature est-elle une sorcière, pour extraire aussi efficacement notre oiseau de la glu de la déprime ? On pourrait croire qu'elle pointe du doigt un individu en disant celui-là je le veux, et lui envoie des bouquins plein la gueule, les livres font mouche, l'oiseau s'ébroue, le vilain petit canard met ses habits du dimanche. » Des phrases au rythme ébouriffant !

Jean-Pierre Roachat est non seulement écrivain, il est aussi paysan et le spectacle d'un cheval lui inspire des mots pleins de beauté et de nostalgie : « un lourd cheval bai au pas sur la route avant le village, entre les oliveraies vert foncé de feuilles et rouges de terre, attelé à un carrosse haut sur roues à essieu unique, chargé d'une cultivatrice et d'un

cultivateur, vieux, vieux comme les troncs des oliviers, œuvres d'art du temps... » Plus loin, on lit encore : « C'est beau, l'harmonie de la campagne travaillée par les siècles, le rêve écolo avant l'heure. »

Les réflexions sur la vieillesse ont un ton déchirant. Elles ne laissent percer aucun espoir : « on descend et viennent ensuite les locatifs, les hôpitaux, des usines, un asile pour vieux, La Révérence, mon Dieu, La Révérence, me foutent la chiasse, les vieux hagards qui me regardent passer comme les vaches un tracteur avec un char de foin. Vieillir, c'est pas drôle du tout, me confiait une vieille qui en chiait de tous ses vieux os douloureux... » On ne peut plus amer et plus sombre.

Jean-Pierre Rochat trouve aussi des images pleines de charme. Ainsi, lorsqu'il parle de l'automne, il le fait dans les termes que voici : « l'automne est une lente agonie de l'été. » Ou bien, lorsqu'il évoque Léa, cela donne : « Elle était une rivière, j'étais au milieu du courant, elle était une montagne, j'étais son sommet, elle était une femme, je la voulais toute, tuant la mort et le manque d'amour. »

Le style de l'auteur est direct, sans fioriture aucune. Il saute volontiers du coq à l'âne. Par exemple, il passe sans transition de l'évocation du comportement et des habitudes de Léa au souvenir de ce qui était arrivé à son cheval, bien des années auparavant, lorsqu'il avait amené sa femme à la maternité.

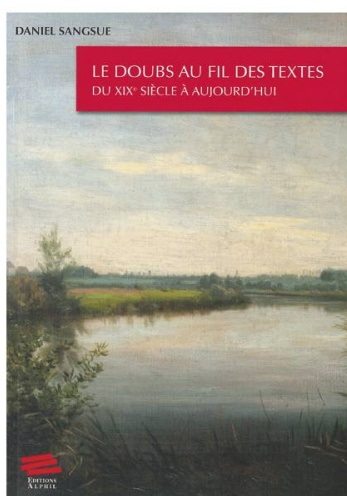
Un livre fort, qui se lit avec plaisir. (Philippe Wicht.)

Éditions d'autre part, 2015 (140 pages).

Jean-Pierre Rochat est né en 1953. Il vit dans le Jura bernois. Il est l'auteur de onze ouvrages, dont l'Écrivain suisse allemand, ouvrage honoré du Prix Dentan 2013, et traduit en allemand sous le titre Melken mit Stil.

Le Doubs au fil des textes du XIX^e siècle à aujourd'hui

DANIEL SANGSUE



L'auteur part d'un constat très simple. Si de nombreuses études existent concernant la faune, la flore, l'histoire et d'autres domaines à propos du Doubs — de la rivière, précise-t-il —, en revanche, aucun travail n'a jamais été publié portant sur la littérature inspirée par ce cours d'eau. Ce livre corrige heureusement cette lacune. Il est à la fois savant et aimable, composé de deux parties. La première est un essai présentant et analysant avec précision et finesse de nombreux livres en relation avec le Doubs, certains étant l'œuvre d'écrivains célèbres. La seconde est un recueil de textes, une anthologie. Elle réserve d'agréables surprises, l'essayiste précisant en effet qu'il n'a retenu que des écrits présentant une vraie qualité littéraire. D'autre part, il faut préciser que l'œuvre est une version remaniée et augmentée de différentes publications antérieures de l'auteur.

Daniel Sangsue sépare le XIX^e siècle des XX^e et XXI^e siècles. Dans son esprit, cette distinction se justifie par le fait qu'avant le XX^e siècle, le Doubs n'a pas « le statut de *paysage*, c'est-à-dire de lieu susceptible d'être admiré, représenté, etc. ». Pendant longtemps, seule la chute intéresse les écrivains. C'est le cas, par exemple, de Depping et Nodier. Hans Christian Andersen, le fameux conteur danois, a aussi consacré quelques pages à ce phénomène. Il en va de même d'Antoine Fée qui, dans un ouvrage dont le titre est *Promenades en Suisse*, exprime son enthousiasme pour le Saut du Doubs qu'il présente comme le « Niagara de la France ».

Le Doubs sert aussi de décor à des œuvres de fiction : récits légendaires, nouvelles, romans. C'est le cas, par exemple, d'une histoire racontée par Xavier Marmier, celle d'une jeune femme qui, pour traverser la rivière, a besoin des services d'un batelier. Comme elle n'a pas d'argent pour le payer, celui-ci refuse de l'emmenner. Devant absolument se rendre

sur l'autre rive, la jeune femme prend tous les risques, s'avance seule dans l'eau sur son cheval, elle est alors emportée par les flots dans lesquels elle périt. Ce récit est complété par une histoire de revenant. Une année après cet événement, en effet, la jeune femme réapparaît au même endroit. Elle va alors se venger du batelier en le plongeant dans la rivière avant de le rejeter sur le rivage où, quelques heures après, il meurt.

Le Doubs est aussi présent dans l'un des plus prestigieux romans du XIX^e siècle, *le Rouge et le Noir*, de Stendhal. Une partie importante de l'histoire, en effet, se déroule à Verrières, une petite ville qui surplombe le cours d'eau. Cette dernière a un caractère imaginaire. Cependant, d'après Daniel Sangsue, si elle devait avoir un modèle, ce serait peut-être la ville de Dole dont certaines caractéristiques se retrouvent dans l'œuvre.

Balzac, quant à lui, situe son roman, *Albert Savarus*, à Besançon. Le Doubs y est donc aussi présent. Il en va de même du conte de Noël de Jean Richepin, l'auteur de *la Chanson des gueux*, conte inspiré par la guerre franco-prussienne de 1870, et dont le titre est *le Chassepot du petit Jésus*.

Au Moulin de la Mort, tel est le titre d'un roman de Pierre César, publié en 1892. Il relate une histoire tragique et mélodramatique dont le début remonte cent ans auparavant. Le Doubs y joue un rôle de première importance. Voici ce qu'en dit Daniel Sangsue : « On peut dire que le Doubs, objet de belles descriptions, y tient le rôle d'un personnage à part entière, personnage parfois protecteur, mais le plus souvent fatal : — Là, à côté, le Doubs ne décolère plus : il demande des victimes, il veut rouler des cadavres dans ses eaux boueuses et tourbillonnantes. » C'est la caractéristique de « personnage à part entière » de la rivière qui fait peut-être la spécificité de ce roman que l'auteur a publié comme nouvelle. À noter qu'il a fait l'objet d'une réédition écourtée en 2008, par les soins de Paul Simon. Une constatation intéressante : Daniel Sangsue relève que dans l'*Anthologie jurassienne* de 1964, publiée par la Société jurassienne d'Émulation, Jean-Paul Pellaton prétend que Pierre César, dans *Au Moulin de la Mort*, écrit « à ras des choses », une formule qui lui paraît excessive, l'œuvre lui paraissant mériter mieux que cela. Cet exemple montre, d'une certaine façon, la fragilité des réputations, celles-ci pouvant varier au gré des circonstances, des personnes et des époques.

Pour la présentation des textes des XX^e et XXI^e siècles, Daniel Sangsue définit quelques catégories. Il y a, selon lui, le genre de la célébration, puis l'eau mortifère, la mort en sourdine, le Doubs voilé, de la mort à la vie, des rives souriantes.

Les livres appartenant au genre de la célébration ont un caractère descriptif, parfois aussi lyrique, ils célèbrent la beauté des lieux. Selon les cas, les auteurs présentent la totalité de la rivière, ou alors ne s'intéressent qu'à une de ses parties. Le nombre est important des ouvrages cités, présentés et analysés en détail.

L'eau peut suggérer l'idée de la mort: eaux dormantes, tourbillons, remous, milieu dans lesquels elle se trouve (sauvage ou, au contraire, riant). L'influence de cet élément sur les êtres diffère selon leur psychologie. L'auteur de cet essai illustre son propos en présentant deux écrivains neuchâtelois: Jean-Paul Zimmermann et Jean Haldimann. Du premier, il cite une nouvelle dramatique dont le titre est *l'Auberge des gravières*. La comparant à l'œuvre de Pierre César, il en relève le côté mélodramatique. Quant à Jean Haldimann, s'il appartient à la même catégorie, son tragique, d'après Daniel Sangsue, est plus feutré, moins âpre que celui de Zimmermann. Ce dernier devait être un personnage sombre et foncièrement pessimiste.

Dans la mort en sourdine, l'auteur classe des livres qui, tout en relatant des faits dramatiques, le font dans une tonalité nuancée. C'est le cas du roman de Marcel Aymé, *le Moulin de la Sourdine*, et de la nouvelle de Georges Piroué, *les Échelons de la mort*.

L'œuvre de Monique Saint-Héliier, Daniel Sangsue la classe dans un genre qu'il intitule le Doubs voilé. Bien qu'ayant vécu longtemps à La Chaux-de-Fonds, Monique Saint-Héliier se revendique comme un écrivain français. Ses écrits, pourtant, fourmillent d'éléments qui évoquent le Jura neuchâtelois et les Côtes du Doubs. Elle se garde cependant de donner des indications de noms très connus, voulant éviter peut-être par là d'être considérée comme auteur régionaliste.

Pour des écrivains comme Bernard Clavel, Jean-Pierre Monnier et Jean-Paul Pellaton, le Doubs n'est pas symbole de mort. Pour le premier nommé, un certain nombre de ses romans se déroulent sur les bords du Doubs à Dole. De manière plus générale, dans plusieurs textes, Bernard Clavel exprime son attachement à l'élément liquide. Dans les pages consacrées à Jean-Pierre Monnier, Daniel Sangsue s'interroge plus particulièrement sur la notion de génie du lieu chez cet écrivain. Bien que fortement marquée par la montagne jurassienne, son œuvre n'en a pas moins puisé une partie de son inspiration dans le Doubs. C'est le cas surtout dans *Ces vols qui n'ont pas fui*. Il est aussi présent, dans une moindre mesure cependant, dans *l'Arbre un jour* et dans *l'Allégement*. À propos de Jean-Paul Pellaton, l'essayiste démontre combien l'eau est importante dans ses œuvres de fiction. Il cite aussi, de cet écrivain, un court poème

extrait de *D'Ici-bas*, poème empreint d'une adorable douceur: « Tandis qu'alentour / Le soleil de mai / Posait sa joue lisse / Sur notre jardin / Que le Doubs là-bas / Fredonnait sa vie / Entre les vieux saules. » Le Doubs est donc bien là. Cependant, il est plus évoqué (là-bas) que décrit. C'est de cette absence de précision que naît l'intense sensation de poésie.

Pour terminer, l'auteur cite les noms de Louis Pergaud, l'auteur de *la Guerre des boutons*, pour deux nouvelles extraites des *Rustiques*, Alexandre Voisard pour *le Mot musique*, Ernest Mignatte pour *Papiers de famille*, enfin Bertrand Degott, poète et écrivain français qui vit à Besançon.

L'ouvrage est illustré de remarquables reproductions d'œuvres picturales et de photographies. S'il vaut par l'intérêt de son contenu, il faut aussi en souligner la qualité de l'écriture. (Philippe Wicht.)

Éditions Alphil, 2015 (186 pages).

Daniel Sangsue est professeur de littérature française à l'université de Neuchâtel. Il a publié de nombreux essais, notamment sur Stendhal, la parodie et les fantômes: Fantômes, esprits et autres morts-vivants. Il est également romancier sous le pseudonyme d'Ernest Mignatte. Son dernier roman a pour titre le Copiste aux eaux.

Il reste la chaleur

(ILLUSTRATIONS DE GUZNAG)

SIM'S

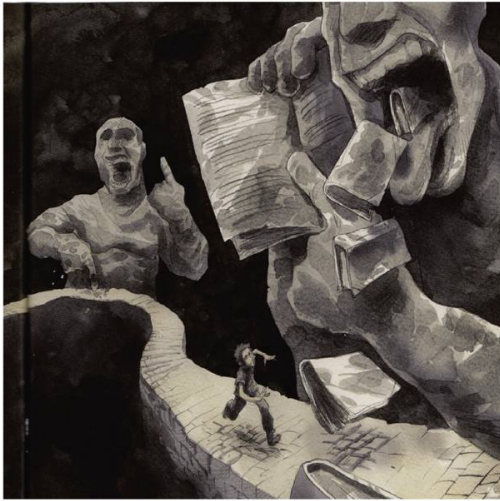


Dans le monde de la musique où le support physique n'est plus la règle, à l'heure du M.P.3, de Youtube, d'itunes et de Spotify, la collaboration de Sim's et de Guznag autour du C.D. intitulé *Il reste la chaleur* nous montre qu'on peut donner une valeur ajoutée, une valeur artistique à un disque. Les dessins de Guznag, qui sort de son univers habituel plutôt humoristique ou onirique pour nous plonger dans celui, plus sombre et plus inquiétant, de

Simon Seiler (alias Sim's), mettent véritablement en valeur les textes de ce dernier et le résultat est plutôt bluffant.

Tantôt percutantes et virulentes, tantôt mélancoliques et plus mélodieuses, les chansons de l'album offrent un certain équilibre entre la qualité de la musique de Jean-Yves Rouillon, le compositeur principal de l'album, et les textes ciselés de Simon Seiler. Les refrains chantés par ce même Jean-Yves Rouillon sont mélodieux et envoûtants et ils accompagnent bien la scansion souvent plus brutale du rappeur jurassien.

On ressent une certaine révolte dans les textes de Sim's. En effet, *Reac(t)*, la première piste de l'album, dénonce les pseudos-experts qu'on voit et qu'on entend partout, dans tous les médias, et qui veulent en permanence tout expliquer, les réactionnaires en tout genre qui se cachent parfois derrière un discours policé, les artistes qui manquent de courage, etc. On retrouve cette critique des « experts » dans la chanson intitulée *Les gens qui ont des certitudes* : « C'est pas parce que tu fais de la P.N.L. / que tu sais comment fonctionne mon esprit / C'est pas parce que tu as lu un livre sur le sommeil / Que tu vas m'endormir avec tes conneries. » Le ton est agressif et les anaphores fusent pour donner du rythme au texte. Sim's fait en outre l'éloge de l'incertitude : « Le doute c'est le pouvoir. » Comme l'écrivait Nietzsche, « ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou ». Sur le dessin de Guznag qui accompagne ce texte, on voit un personnage sur un chemin, assommé par le discours des créatures qui le surplombent, tout cela sur un fond extrêmement sombre. Tout se passe comme si cet individu devait trouver son chemin en évi-



tant les discours convenus, symbolisés par les livres vomis par le personnage de droite.

À la lecture des textes de Sim's, on remarque également un refus violent du conformisme, un refus de se plier au regard des autres, à ce que les gens considèrent comme la normalité. *Dans tes yeux* illustre cette réaction à la pression sociale : « Dans leurs yeux il y a la normalité / Si tu ne t'y colles pas il y a le jugement / La morale et la vanité. » *De l'ordre* montre une autre forme de pression, celle qu'on peut ressentir au travail et qui finit par nous détruire. L'image qui accompagne cette chanson montre un personnage en surchauffe qui implose : « Plus rien à foutre / S'ils me poussent à bout / C'était écrit je finirai à genoux / Pour retrouver l'envie / Je connais mes besoins / Mais ce soir ça déborde / Pour repartir demain / Aujourd'hui je dois faire de l'ordre. »

Derrière tout ce qu'il dénonce, il y a aussi un regard ému et poétique sur l'enfance et l'adolescence : « Chaque matin, Morphée nous rappelle ce qu'il reste en nous de chaque bambin devant la peur ou la colère la joie la déception devant l'amour on a dix ans dès le premier frisson maintenant que nous avons grandi au fond de nos cœurs. De nos enfances, il reste la chaleur. » La nostalgie d'une période dont il reste des sensations, des bruits, des odeurs, mais aussi et surtout la chaleur. En regard des paroles de cette chanson, des photos jaunies, entassées pêle-mêle qui évoquent une époque révolue, mais la couleur chaude rappelle le titre de la chanson.

Au fil des chansons, on écoute les assonances et les allitérations qui rendent le rap de Sim's poétique et qui délivrent un message qui promeut

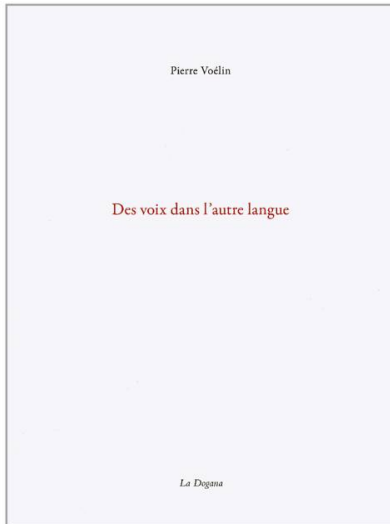
la liberté d'agir, en laissant de côté le qu'en-dira-t-on, afin d'être le plus heureux possible. (Valéry Rion.)

Presses du centre d'impression et d'arts graphiques Pressor, 2014.

Simon « Sim's » Seiler, rappeur jurassien depuis plus de dix ans, a reçu le Prix de la culture de la ville de Porrentruy en 2004, MC de l'année aux Romandie Hip-Hop Awards en 2008 et Texte de l'année deux ans de suite aux Rezzent Awards avec Qu'ils m'entendent puis 30.

Des voix dans l'autre langue

PIERRE VOÉLIN



La poésie de Pierre Voélin n'est pas de celles qui s'investissent au pas de charge. Elle se mérite, exige du lecteur une attention soutenue. C'est à ce prix qu'elle lui révèle toutes ses vertus. « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu », c'est ainsi que Mallarmé, dans son *Tombeau d'Edgar Poe*, définit la mission du poète et c'est comme cela que la comprend l'auteur de cette plaquette.

Comment faut-il entendre le titre ? De quelle autre langue peut-il bien s'agir, sinon de celle de la poésie ? Formellement, le livre est composé de trois parties. Le poème central, dont le titre est précisément *Des voix dans l'autre langue*, est encadré par *Ciel sous les cris d'oiseaux* et par *Derniers plis de la promesse*. Chacun de ces poèmes est lui-même formé de textes très courts et concis. La disposition des vers sur la page, les espaces, l'absence de ponctuation, tout fait sens dans ce recueil.

Dès les premières lignes, le lecteur reconnaît le style si caractéristique de l'auteur : grave, recueilli, empreint de ferveur :

*Dans mon chant l'herbe souveraine
l'herbe par les champs — l'herbe
aux crânes — l'oublieuse
des os longs*

dans mon chant le dur travail du blé

Le chant qui s'élève, à l'instar du blé qui lève, est le fruit d'une longue patience, d'un lent mûrissement, c'est le sens qu'il faut sans doute donner au dernier vers. On lit aussi :

*Et n'oublie pas ce que fut l'été du songe
entre le sable et l'eau — la grève et les roseaux*

*n'oublie pas le chant — les tendres syllabes
enveloppées dans leur coque*

elles s'élèvent plus haut que nous

Le chant, mais aussi les syllabes (elles sont tendres) sont ici l'expression pure de l'aspiration à l'idéal (« plus haut que nous », dit le poète). On goûte aussi « l'été du songe », parfaite image de la plénitude.

La même inspiration se dégage des lignes que voici (s'y ajoute aussi le souvenir de l'enfance) :

*Tu vises plus haut que les saisons mortes
au souvenir des corbeilles de neige
où tombaient les rires enfant*

*Des branches mûries par le froid
tu retiens la longue patience*

On salue l'heureuse trouvaille « des branches » qui sont « mûries par le froid ».

Lorsqu'il célèbre la poésie, Pierre Voélin le fait en des termes souverains, des images fulgurantes :

*Si précieuse la poésie quand elle vient t'offrir
les ailes ferlées du faucon
son piqué de feu
sur la proie*

Haute musique les arbres de lumière

verte la tige du trèfle — à ta bouche

Par là, il faut entendre que la poésie touche, agit, pareille en cela au faucon fondant sur sa proie, qu'elle dégage une énergie, celle de l'éclair, à laquelle on ne peut être insensible. D'autre part, elle est associée à la musique et à la lumière. Cette dernière, parce qu'elle est la vie, est partout présente dans le recueil. Le poète poursuit ainsi sa méditation :

*Le vent est solitude — vaine sa compagnie
que défont les jours tristes*

Sur un berceau d'osier se penche l'éternité

Ce sont des vers que n'aurait pas reniés Saint-John Perse.

La fugacité des choses, leur caractère instable sont bien rendus par le quatrain qui suit :

*libres un instant — un instant défaits
là — nous rappellerons-nous
ce qui naît — ce qui meurt
à chaque seconde*

Le même poème offre, en outre, cette image éblouissante :

*l'eau des étoiles s'égoutte
— dans l'auge*

Le lecteur est sensible à la noblesse et à l'harmonie dégagées par les vers que voici :

*Se penchent et grandissent les arbres du soir
les troncs — les branches faîtières
noircies par le froid*

Lorsque le poète se souvient de sa mère défunte, il l'évoque à travers la diversité des saisons : elle se tient successivement dans la neige de l'hiver, le jardin de l'automne, la brise printanière.

Il faut ajouter que plusieurs poèmes sont des hommages à des poètes aimés, avec lesquels Pierre Voélin se sent en communion.

En conclusion, un petit livre fait pour enchanter l'amateur de poésie. (Philippe Wicht.)

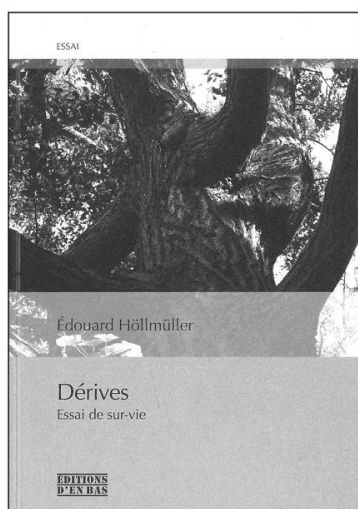
La Dogana 2015 (66 pages).

Pierre Voélin habite à Fribourg. Il est l'auteur de livres de poésie, parmi lesquels on peut citer la Lumière et d'autres pas, Sur la mort brève, suivi de la Nuit osseuse, Dans l'œil millénaire, l'Été sans visage. Il a également publié des essais : Hommage à Ossip Mandelstam, Sur deux nappes de silence dans Arts poétiques (ouvrage collectif), la Nuit accoutumée et De l'air volé.

Dérives

Essai de sur-vie

ÉDOUARD HÖLLMÜLLER



Dérives – Essai de sur-vie, d'Édouard Höllmüller, est décrit en quatrième de couverture comme un pamphlet. Cela ne nous semble pas tout à fait juste. Si le ton est péremptoire, le propos n'est pas agressif. Il n'est pas non plus destiné à défendre mordicus une cause, il n'est pas outrageusement critique envers quelqu'un en particulier ou quelque chose. En fait, l'auteur tient à dire ce qu'il a sur le cœur et il le dit avec conviction. Sa pensée est foisonnante et il en résulte un texte dense, avec beaucoup de références et de citations, organisé en trois volets sur cette notion inspirée par Teilhard de

Chardin : « La sur-vie. Vision hors-cadre, à triple dimension de nature, de culture et de spiritualité. » Ce serait là trois composantes indissociables pour un équilibre intellectuel.

Au début, il y a eu l'envie de participer à la fête congolaise du livre, avec une conférence sur la francophonie. L'auteur y a enseigné le français 50 ans auparavant. C'était l'occasion de confronter ses certitudes d'alors avec ses interrogations d'aujourd'hui. Et pour finir, il a rédigé ce livre.

Ses premières réflexions concernent le rapport à la nature. Mais très vite, le constat est sans appel : « Nous humains qui nous targuons du monopole de la raison, nous saccageons notre garde-manger dans le seul but du profit immédiat pour les plus favorisés. » Entre « exploitation et résistance », le monde est menacé. Quant aux animaux, « chacun dans son domaine propre, plus performants que l'inventivité humaine la plus pointue : l'absence de raison polyvalente et de conscience articulée les prive auprès des humains de toute dignité ainsi que de tout statut juridique ».

La culture comprend les notions de langage et de religion. Édouard Höllmüller est fasciné par l'idée de francophonie, « de la langue française, dans la diversité de ses expressions et des cultures qu'elle porte. »

Mais il dénonce les visées hégémoniques de la France: « On regrettera que se perpétue le besoin de suprématie de la “grande nation” dans un monde où, irréversiblement, les relations postulent la réciprocité et l’ouverture. » Les religions elles aussi peuvent être porteuses de dérives extrémistes, que ce soient dans les sectes ou à l’opposé par « intégrisme laïc ».

Après de tels constats, le lecteur est en droit de se demander s’il est encore possible d’atteindre l’équilibre. Le troisième volet, intitulé « Ouverture » dégage une autre vision. « La vie a besoin de spiritualité jusque dans ses aspects les plus infimes. [...] Tout devient mouvance et la sphère ambiante s’enrichit à vue d’œil de présences mystérieuses qui nous interpellent. » C’est un appel à dépasser les idées reçues, les clivages intellectuels et les blocages temporels. « Et pour la passion de comprendre, la faculté de sortir des ornières et la douce force de dialoguer avec le destin. »

Pour arriver à la sérénité, l’auteur termine par un « Envoi », liste de recommandations à l’intention du lecteur, tout en mettant en garde: « Ce livre est un cri, pas un programme. » Et de conseiller: « Ne cherche pas à convaincre. [...] Vise l’adéquation. [...] Méfie-toi de l’Amour. [...] Ne dit plus valeur. [...] Hais la dérision. [...] Ne compte pas sur Dieu. [...] Ne dramatise pas. » Et en dernier lieu: « Surtout que ton cœur soit accueillant comme un jardin, qu’on ait envie d’y venir s’y reposer. »

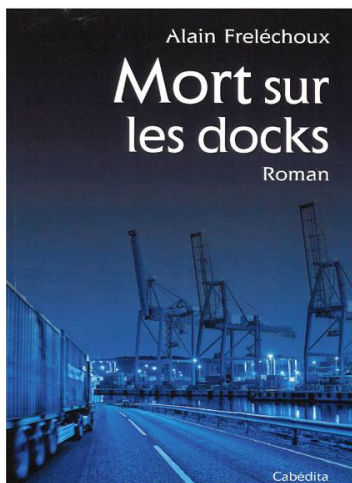
Ce livre n’est décidément pas un pamphlet. (Dominique Suisse.)

Éditions d’en bas, 2015 (109 p.)

Édouard Höllmüller a traduit Nebenaussen (Aux bornes) de Christian Schmid, et Blaue Mauer (la Crête bleue) de Katharina Zimmerman. Il a contribué au Chameau dans la neige, recueil collectif sur la migration (Éditions d’en bas, 2005, 2009 et 2007 respectivement). En 2012 est paru chez le même éditeur son récit de vie l’Envol – Fragments de langue paternelle.

Mort sur les docks

ALAIN FRELÉCHOUX



Le livre d'Alain Fréléchoux *Mort sur les docks* est un roman policier. À ce titre, il conjugue les lois du genre : un crime, une enquête menée avec diligence, plusieurs rebondissements avant le dénouement. Ce dernier est vite prévisible, car ce n'est pas un roman à suspense. Tout l'intérêt est de suivre l'enquête pour comprendre comment les policiers arrivent peu à peu à cerner les tenants et aboutissants de ce meurtre particulièrement odieux.

C'est l'inspecteur Arcande qui raconte. Il parle de son enquête, mais aussi de sa vie quotidienne, de sa compagne, de ses collègues et amis. Il parle beaucoup de sa ville, sans la nommer expressément, qu'il arpente volontiers. On la reconnaît facilement : un grand port, en Suisse, à la frontière de deux autres pays...

Parallèlement sont évoqués les autres personnages et leurs fragments de vie, en regard avec l'histoire policière. Qui sont-ils ? Qu'ont-ils fait ? Quelles sont leurs motivations ?

Mais *Mort sur les docks* n'est pas seulement un divertissement bien ficelé. L'histoire soutient un projet plus ambitieux : faire découvrir le monde fluvial et son port tentaculaire, avec ses allées de conteneurs, ses barges immenses, ses infrastructures géantes : « ... au loin, une énorme structure métallique aux poutres jaunes, qui dominait la place. Elle se mouvait lentement sur des rails longeant le terminal. [...] Aux commandes de son véhicule, le grutier se déplaçait ensuite au-dessus des conteneurs, au gré des besoins, accédant à ceux qu'il fallait déménager. » Une activité fébrile règne toute la journée « à plein régime », mais le soir, le port se vide. « L'air peu à peu devenait respirable, les vapeurs de diesel s'évanouissaient. Les péniches encore à quai se préparaient à passer la nuit sur les eaux tranquilles du port. » Les allées et les places peuvent alors devenir le théâtre de drames obscurs.

Le fleuve est un appel au départ : « Un chaland s'éloignait lentement de son quai, brassant les eaux du bassin dans le halètement du gros moteur. [...] Le navire entama un large virage pour se lancer dans le courant du fleuve et disparut. » Le fil de l'histoire mène le lecteur comme au fil de l'eau jusqu'à Rotterdam. Et il a l'évocation d'autres horizons. Ainsi, un vieux marin à la retraite explique avoir navigué « partout en Europe, oui. Du nord au sud et d'est en ouest ; de la Baltique à la Méditerranée et de la Manche à la mer Noire. Sur tous les fleuves navigables : la Volga, le Danube, le Rhin, l'Elbe, le Dniepr, tous... »

Si les fleuves accueillent un puissant trafic commercial, ils s'y passent aussi de sombres choses. Le roman joue sur trois registres. Il y a le policier, sympathique, qui peut être proche de tout un chacun. Il y a le fleuve et son port, un monde passionnant à découvrir, non exempt de romantisme. Il y a enfin la sordide activité des trafiquants qui n'hésitent devant aucune exaction pour satisfaire leur cupidité, allant jusqu'à torturer et tuer. C'est malheureusement ainsi que cela se passe en réalité, pas seulement dans les romans. (Dominique Suisse.)

Éditions Cabédita, 2016 (171 p.)

Né en 1958, Alain Freléchoux a publié il y a deux ans chez le même éditeur le Silence du Doubs, un premier roman ayant pour décor la débâcle de juin 1940. Il signe ici son premier roman policier.

